



*Le nationalisme n'est pas une doctrine
ni un programme politique,
si on veut éviter à son pays ces retours en arrière,
il faut passer de la conscience nationale,
à la conscience politique et sociale.*

Frantz Fanon

Soixante ans que l'Algérie est politiquement indépendante. Ce qui veut dire qu'elle fut désormais seule, en 1962, à décider de son destin. Soixante ans marqués par un conflit de sept ans.

Soixante ans... Dix fois six ans. Six fois dix ans. L'étoffe du temps. Si l'on considère les impensés de la genèse et de la rupture avec le système colonial, cela en fait une durée vertigineusement courte. Mais les habitants de ce pays ne l'ont pas tous vécue comme un court intermède. Ces années ont débordé d'orages.

Mais est-il vraiment pertinent de décompter le temps d'un tel tournant dans la vie d'une nation. L'évènement est, à lui seul, le reflet d'une légende. Une légende qui s'est écrite, forgée, défaite, refaite et toujours... dans une quête recommencée de l'émergence de son être à exister. Pareille à toutes les légendes qui ont émaillé l'histoire de ce pays qui n'en finit pas de lutter, de perdre et de vaincre. De déborder d'enthousiasme et de sombrer dans la douleur. Perdre ou vaincre, ou vaincre et perdre... indéfiniment? Une légende qui n'en finit pas de nous filer entre les doigts, qui n'en finit pas de fuir. Une légende dont on n'arrive pas à démêler les écheveaux qui l'emprisonnent

dans un filet d'indécisions, de calculs politiques stériles et même dangereux. Qui ont fait fi des serments et des rêves promis par l'indépendance.

Pourtant, une légende qui, dans ses premières années a ébloui le monde et fut un exemple qui a suscité les passions de ceux qui aspiraient à briser leurs chaînes et qui, un jour d'avril 1955, le dirent, haut et fort, ensemble, à Bandung. C'étaient les Non-Alignés.

C'est peut-être pour cela qu'il n'est pas sans importance que nous observions les marques du temps... Son poids, en la circonstance, résonne comme un sentiment d'urgence. L'urgence à capitaliser le meilleur et sauver ce qui, en ce meilleur, peut l'être. Il résonne du bruit des premières étoiles, qui ont illuminé les lendemains d'épreuves innombrables et éclairent, encore parfois, l'ambition construite pierre à pierre durant tant d'années. Une errance féconde sur le fil des décennies à la recherche de ce à quoi on croyait et dont l'éclat, abrupement, s'est estompé.

Qui, ayant vécu ce 5 juillet 1962, ne se souvient du retentissement de la clameur d'un peuple qui accédait à la voix et à la présence sur sa terre; qui ne se souvient des bouleversements multiformes qu'il a entraînés? De l'espérance immense qu'il a suscitée — et pas seulement en Algérie mais dans plusieurs pays du monde? Qui n'a compris le sens qu'il a contribué à forger, en son temps, dans la conscience des peuples du Tiers Monde?

Aujourd'hui, ce désir premier, vierge de toute préoccupation autre que celle du poème qu'Éluard a passionnément livré au monde, le fanal de la liberté. La liberté fêtée ce 5 juillet 1962,

n'est plus seulement un poème, mais l'expression de ce qui se vit en flux, en foule, en cris, en voix, en larmes, en cœurs fous. Image du sacré d'un peuple en effervescence, qui avait réussi à l'arracher pour vaincre la sujétion.

Oui, ce 5 juillet 1962, une exaltation étourdissante s'emparait de tous. Un tonnerre dans le ciel colonial. Fulgurant, il a traversé les frontières. Une euphorie touffue, brûlante, musicale, crépitant de tous les mots qui avaient peuplé les imaginaires pendant les années de peur et de silence. On pourrait dire, toutes choses égales par ailleurs, que le Hirak a reproduit ces journées de juillet 62. En 2019 comme en 1962 le peuple s'est érigé en témoin de l'Histoire. Il a investi non seulement l'espace physique, mais aussi l'espace mental, l'espace des mots et même l'espace de l'art. Il a saisi le pays dans ce qu'il avait d'encore plus puissant, de plus farouche, de plus indomptable, d'irrésistible... son désir d'exister par lui-même. À ces deux dates, séparées par plus d'un demi-siècle, ce désir ancré dans les mémoires, reste vivant.

Et, malgré les nuages qui, par intermittence, semaient le doute, malgré les dissensions qui ont fait s'affronter, dans les rues d'Alger, les frères d'hier, malgré les fâcheries à l'intérieur et dans le proche voisinage, cette advenue du pays sur la scène du monde, habilla le peuple d'Algérie du manteau de la citoyenneté qui, avant cette révolution inouïe, leur était octroyée au compte-gouttes. Elle était prometteuse de tout ce dont elle fut privée pendant si longtemps. Après la fête qui symbolisait l'appropriation de cette identité retrouvée, reconnue internationalement, vinrent les moments de la construction. Des ambitions sans mesure.

Des débats passionnés marquèrent cette période : sur les nationalisations¹, ainsi naquirent les fameuses « Sociétés Nationales ». Pour les hydrocarbures, Sonatrach, pour la sidérurgie SNS, pour le gaz et l'électricité Sonelgaz etc... sur le choix industriel, la théorie des industries industrialisantes, et le nom de Destanne de Bernis son promoteur, envahissaient le champ politique et universitaire ; les analyses et les thèses fleurissaient sur tous les thèmes. Sur la révolution agraire et l'autogestion, sur l'école, sur le maintien d'un parti unique ou non, le FLN l'a emporté au demeurant et se maintint seul aux commandes, jusqu'en 1989 après la révolte de la jeunesse à Alger qui fit des centaines de morts et vit l'avènement du multipartisme. Puis à partir de 2012 naissait une multitude de partis dont l'appartenance idéologique va de l'islamisme radical à la gauche affirmée.

Sur l'aspect culturel, la Cinémathèque d'Alger était un havre et un lieu de rencontres... le film **Z** de Costa Gavras provoquait des queues interminables devant les salles ; les grands films, les grands réalisateurs et les grands interprètes étaient connus de tout Alger. Et sept ans seulement après l'indépendance, en 1969, le pays accueillait le plus bel événement culturel de sa jeune existence, le premier d'Afrique de cette ampleur — le Festival Panafricain, le PAN-AF — qui fit d'Alger la capitale de la culture du continent et au cours duquel ont résonné, entre autres voix, celle de Miriam Makeba et de Nina Simone et entre autres instruments, le saxophone d'Archie Shepp. Tant et tant d'autres artistes de toute l'Afrique et du monde entier

¹ En soustrayant les ressources essentielles au secteur privé, le pays restait maître de son destin économique et donc se protégeait des loobysings. Du moins est-ce ainsi qu'on l'entendait dire.

étaient là pour nous emporter dans l'ivresse de la musique, du théâtre et du cinéma, dans la fièvre de la découverte d'une fraternité nouvelle et d'une belle idée de la révolution. Presque tous les mouvements de libération d'Afrique et d'ailleurs avaient choisi Alger comme terre d'accueil. Parmi ces mouvements figuraient Les Black Panthers américains. Le nom de Nelson Mandela fut un viatique et un horizon. Le «Che» que certains étudiants appelaient affectueusement Ernesto, un modèle pour la jeunesse qui arborait tous ses symboles... Fidel Castro souleva des foules lors de sa visite.

Et puis et puis, malgré le désir «d'enfin la paix» de ce peuple d'Algérie, qui a été magistralement démontré pendant le Hirak, et puis donc, vinrent les années quatre-vingt-dix qui firent exploser ce halo de lumière. «Le soleil était une mauvaise plaie qui s'ouvrait comme un brasier» aurait peut-être dit Blaise Cendrars. Des violences inouïes, paroxystiques prirent le pays en otage. C'étaient les interminables moments les plus douloureux qu'ait vécu ce jeune pays. Cela a duré plus de dix ans. Il ne s'en est pas encore relevé. Comment dépasser ces plus de dix années d'obscurantisme cruel? Comment ne pas s'inquiéter du dramatique recul des acquis de l'émancipation de la société et donc des femmes? — L'ennemi gîte hélas, au sein même de ce malheureux pays, trop riche pour être oublié des prédateurs installés «à domicile» et ailleurs.

Une étape qui pèse lourd dans l'histoire moderne de l'Algérie. Elle pèse lourd et obture l'horizon. Aura-t-elle une influence durable?

La question est cruciale. Les périls sont énormes. L'inconnu est ouvert sous le pas des Algériens.

Le rêve incandescent serait-il réduit en cendres ? Faut-il vraiment le croire définitivement éteint ? Ne faut-il pas, malgré tout, croire que les peuples ont des ressources infinies et trouvent toujours leur route quand il y va de leur destin, quand l'élan irrépessible de la vie les porte au-delà d'eux-mêmes ? Je crois que les Algériennes et les Algériens, qui ont fait preuve à maintes reprises de combativité et de courage, ont la capacité de sauver leur pays de ces dérives.

Je le crois.

Behja Traversac